



Evyatar Marienberg, *Niddah. Lorsque les juifs conceptualisent la menstruation*

Paris, les Belles lettres, 2003, 366 pages.

Joëlle ALLOUCHE-BENAYOUN



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9092>

DOI : [10.4000/clio.9092](https://doi.org/10.4000/clio.9092)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 275-307

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Joëlle ALLOUCHE-BENAYOUN, « Evyatar Marienberg, *Niddah. Lorsque les juifs conceptualisent la menstruation* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9092>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Evyatar Marienberg, *Niddah. Lorsque les juifs conceptualisent la menstruation*

Paris, les Belles lettres, 2003, 366 pages.

Joëlle ALLOUCHE-BENAYOUN

- 1 L'ouvrage de Evyatar Marienberg reprend en partie sa thèse d'anthropologie religieuse soutenue à l'EHESS en 2002. Monument d'érudition, travail d'exégète averti, l'ouvrage, passionnant pour ce qu'il révèle des représentations des rabbins concernant les femmes, tente d'analyser « l'histoire longue, complexe, toujours en devenir de la conceptualisation de la menstruation chez les juifs ». Il s'appuie sur de multiples sources : les textes de la Bible, du Talmud tout autant que ceux des grands décisionnaires du Moyen Âge (Maïmonide, Rachi, Nahmanide, d'autres) ou de nos jours. L'intérêt du travail est de souligner l'importance des éléments symboliques qui ont perduré, à travers les représentations du corps des femmes en particulier ; sa faiblesse est de le faire au détriment de ce qui au cours des siècles a nécessairement changé : la relation des femmes à l'eau, aux notions de pur et d'impur, les relations entre les hommes et les femmes. L'excès de notes de bas de pages, souvent longues, certaines en hébreu alourdissent par ailleurs inutilement la lecture.
- 2 Toutes les sociétés ont produit des coutumes, des croyances, des interdits à propos des menstruations. On trouve des discussions complexes à ce propos non seulement dans le monde rabbinique depuis l'époque talmudique jusqu'à nos jours, mais aussi dans le monde chrétien, ce que montre bien ce travail. Dans la tradition juive, les rites de purification concernent hommes et femmes : les hommes doivent utiliser le *mikve* (bain rituel) pour se purifier avant *chabbat*, avant les fêtes, après un deuil ; les femmes, elles, sont soumises à son utilisation tout au long de leur cycle biologique. Impure pendant le temps de l'écoulement sanguin, une femme, dite *niddah*, ne peut être touchée par son mari. Purifiée par l'immersion dans le *mikve*, elle peut à nouveau commercer sexuellement avec lui.

- 3 Dans la Bible, la femme est impure le temps de sa menstruation, tout contact avec elle rend impur. À l'époque talmudique (jusqu'au V^e siècle de notre ère), les rabbins ont rajouté 7 jours, dits « blancs », après les règles, et multiplié les interdits. Dans la notion de *niddah*, il y a l'idée de séparation, de mise à distance du désir ; la patience selon le Talmud étant censée revivifier le désir. Au Moyen Âge, essentiellement en France et en Allemagne, à la question « pourquoi la menstruation existe-t-elle ? », les explications des théologiens chrétiens et des rabbins divergent : pour les premiers la perte de sang est un signe d'imperfection corporelle alors que pour les seconds elle apparaît comme une punition appropriée pour expier la faute d'Eve qui a provoqué la mort d'Adam, et pour maintenir les femmes « dans un état constant de repentance ». Chez les chrétiens, cette analyse s'impose après le XIII^e siècle, doublée de l'idée que les hommes juifs eux aussi étaient menstrués : ils payaient ainsi leur responsabilité dans la mort de Jésus...
- 4 Les femmes sont considérées comme des êtres dangereux, dotés de pouvoirs mystérieux, qu'il faut donc contrôler : peur de la puissance d'un être qui saigne régulièrement et qui n'en meurt pas ? Les auteurs grecs et latins attribuent au sang menstruel divers pouvoirs comme celui de guérir certaines maladies. Les premiers chrétiens mettront l'accent sur le fait que les enfants conçus pendant cette période seraient nécessairement difformes. Les juifs eux, tout au long du Moyen Âge, en Europe, vont conceptualiser et mettre en pratique la nécessité de la séparation, non seulement physique, mais aussi sociale des femmes pendant cette période. De plus en plus importante, elle serait le moyen pour elles de *réparer* la faute initiale. Alors que rien dans le Talmud n'indique que les femmes *Niddah* ne doivent pas entrer dans une synagogue ou toucher un *Sefer Tora* (Rouleaux de la Loi), les rabbins entre le XI^e et le XV^e siècle, en France, en Allemagne, en Espagne, trouvent en général que « c'est une bonne coutume », d'autant que ces périodes de la femme sont considérées comme « inesthétiques », « malpropres », « répugnantes ».
- 5 Les femmes juives auraient, elles aussi, initié durant ces siècles l'extension sociale de la séparation, contraintes par le dégoût attaché à leur état et encouragées au zèle par l'ambiance de piété qui les entourait. Maryenberg indique des équivalences de ces restrictions « volontaires » dans le monde chrétien : de nombreux textes du Moyen Âge louent les femmes qui ne se rendent pas à l'Église, ne communient pas pendant cette période (Duns Scot, Saint Thomas). On aurait aimé connaître l'étendue du respect de ces lois dans les populations juives aux différentes périodes étudiées par l'auteur. S'il y avait surenchère dans les pratiques, telle que nous les relatent les textes qui nous sont parvenus, c'est probablement que toutes les femmes n'avaient pas le même niveau de pratiques. Peut-être certaines d'entre elles ne suivaient pas, ou suivaient épisodiquement ces lois ? Qui étaient-elles ? Où vivaient-elles ? Pourquoi s'étaient-elles éventuellement éloignées de ces pratiques ? Evyatar Marienberg ne nous éclaire guère sur ces points.
- 6 De nos jours, comment les prédicateurs juifs perpétuent-ils cet interdit ? Spécialiste des milieux orthodoxes juifs, l'auteur fait remarquer qu'à la suite du courant néo-orthodoxe au XIX^e siècle, on ne parle plus d'« impureté mensuelle », mais de « pureté familiale ». Deux registres de justifications sont développés : médical (protection contre le cancer de l'utérus) et psychoaffectif (entretenir l'amour...). Manifestations de la loi des hommes sur le corps des femmes, les lois de *Niddah* sont « un domaine dans lequel les femmes juives croyantes expriment leur piété et leur religiosité ». Il serait intéressant d'interroger les femmes qui respectent ces lois, pour savoir comment elles

qualifient cette période : ont-elles abandonné l'idée d'« impureté » ? Alors qu'il évalue la population de juifs orthodoxes dans le monde à environ 1,5 millions de personnes (sur environ 14 millions de juifs), population censée suivre ces lois à la lettre, l'auteur souligne le nombre important d'ouvrages, de conférences destinées à ce public qui développent ces argumentations, mais le nombre de ces manifestations n'est-il pas proportionnel aux interrogations en cours dans cette population ? Nous pouvons constater aussi que ces lois sont un moyen efficace pour favoriser la procréation, puisque la reprise des rapports correspond à peu près à la période d'ovulation : les familles juives orthodoxes aujourd'hui, que ce soit en France, aux États-Unis ou en Israël, se caractérisent par leur très grand nombre d'enfants.